

INTRODUCTION

Quel plaisir – vraiment ! – de voir ce septième numéro des *CHTP* consacrer un important dossier à la Grande Guerre en Belgique. Cela prouve que la recherche historique belge est aujourd’hui, dans ce domaine, bien vivante et novatrice. En effet, le ‘cas belge’ se révèle tout à fait particulier et lance à l’historiographie de la Grande Guerre, en pleine expansion, de multiples défis.

Ce n’est pas par hasard si, depuis une dizaine d’années, les historiens de la Grande Guerre, rassemblés autour de l’Historial de Péronne, ont renouvelé les axes d’approche à travers une vision anthropologique et culturelle. Au moment où la montée des nationalismes et les conflits dans les Balkans ébranlent l’Europe, la Première Guerre mondiale apparaît comme une clef de compréhension indispensable de notre très sombre XXe siècle. La question fondamentale que ces chercheurs se posent est simple : “comment militaires et civils, au front, près du front, loin du front, ont-ils accepté la guerre, cette guerre-là, et si longtemps ?”¹ En effet, le problème essentiel est de comprendre les seuils de violence franchis pendant ce conflit avec le consentement de la majorité. Envisager la conflagration sous cet angle permet de sortir de l’impasse intellectuelle dans laquelle cette histoire a été longtemps plongée et qui consiste à penser la guerre uniquement en termes d’héroïsation ou de victimisation.

Le concept de ‘culture de guerre’ élaboré par ces historiens permet de sortir de l’ornière et d’arriver à une compréhension nouvelle de ce conflit et de l’intensité de sa violence. La ‘culture de guerre’ peut être définie, au sens le plus large, “comme le champ de toutes les représentations de la guerre forgées par les contemporains : de toutes les représentations qu’ils se sont données de l’immense épreuve, pendant celle-ci d’abord, après celle-ci ensuite”². La durée et l’acharnement du conflit ont reposé sur l’investissement des hommes dans leur nation. La Patrie qu’il faut défendre coûte que coûte a été sacralisée et la guerre investie par la dimension religieuse. Cet immense investissement symbolique et physique a débouché sur une violence inouïe. Les pratiques de violence sur les champs de bataille dès 1914 et jusqu’en 1918 ont dépassé toutes les limites, pourtant péniblement élaborées sur le plan du droit international aux Conférences de La Haye de 1899 et de 1907. Le prix attaché à la vie humaine s’est effondré au sein de toutes les sociétés engagées dans ce conflit, entraînant un processus de “brutalisation”³ auquel même les civils n’échapperont pas et dont les conséquences dépasseront largement la fin des hostilités. Car les violences à l’encontre des civils (boucliers humains, viols, massacres) ont de loin excédé celles qu’ils subissaient habituellement en temps de guerre. Perpétrées dans une Europe pourtant policée, elles ne peuvent se comprendre qu’au travers des représentations collectives de l’époque. Elles sont le fruit d’un véritable

1 S. AUDOIN-ROUZEAU & A. BECKER, “Violence et consentement : la ‘culture de guerre’ du premier conflit mondial”, in J.P. RIOUX & J.F. SIRINELLI (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, 1997, p. 253.

2 *Idem*, p. 252 et J.J. BECKER & a. (dir.), *Guerre et cultures (1914-1918)*, Paris, 1994.

3 G.L. MOSSE, *Fallen soldiers. Reshaping the Memory of World Wars*, Londres, 1990.

Introduction

darwinisme social et du “désir d’imposer une loi du vainqueur dont on ne doute pas qu’il est issu d’une civilisation supérieure dont la survie elle-même est en question”⁴.

De leur côté, les psychosociologues montrent que, si cette culture apparaît bien comme la matrice de la violence entraînée dans un processus de ‘brutalisation’ et de totalisation, elle a aussi assuré des représentations de soi et du monde indispensables à toute société. Les représentations sociales sont une nécessité structurante des identités collectives⁵. Elles interprètent et reconstruisent la réalité pour permettre une compréhension de soi et du monde, assurer des valeurs communes imposant des comportements et garantir une estime de soi au prix, parfois, de distorsions désastreuses : c’est toute la dimension de la mémoire de guerre et de ses dénis.

Ainsi, les recherches menées en France, en Italie, en Allemagne et en Grande-Bretagne, s’attachent, d’une part, aux pratiques de la violence de guerre et à leurs conséquences psychologiques⁶ et, d’autre part, à la mémoire collective à travers l’analyse des monuments aux morts et des commémorations⁷. La richesse de ce type d’approche est indéniable et pose des questions aussi fondamentales que celles liées au consentement collectif à la violence et à ses conséquences en termes de deuils, de mémoires et d’identités.

Jusqu’ici, en Belgique, les recherches concernant la Grande Guerre n’avaient pas encore tout à fait intégré ces nouveaux concepts. Pourtant, le renouvellement de la recherche par le biais de l’histoire culturelle se révèle d’autant plus intéressant que la Belgique de 1914-1918 a ses particularités tant dans la façon dont elle a vécu cette guerre qu’au plan de sa mémoire collective.

4 S. AUDOIN-ROUZEAU & A. BECKER, *op.cit.*, p. 259.

5 D. JODELET (dir.), *Les représentations sociales*, Paris, PUF, 1991, p. 37.

6 Violences au front, violences subies par les déportés, les mutinés et les populations civiles, conséquences psychologiques pour les mutilés de guerre, les veuves et les orphelins. Voir à ces sujets, notamment : S. AUDOIN-ROUZEAU, *1914-1918, les combattants dans les tranchées*, Paris, Colin, 1986; A. BECKER, *Oubliés de la grande guerre, humanitaire et culture de guerre (populations occupées, déportés civils, prisonniers politiques)*, Paris, 1998; G. PEDRONCINI, *Mutinerie de l’armée française en 1917*, Paris, 1968; N. OFFENSTADT, *Les fusillés de la Grande Guerre et la mémoire collective (1914-1999)*, Paris, éd. Odile Jacob, 2000; J. HORNE & A. KRAMER, “German ‘Atrocities’ and Franco-German Opinion, 1914 : The Evidence of German soldiers’ Dairies”, in *Journal of Modern History*, n° 66, III.1994, p. 1-33; S. DELAPORTE, *Les gueules cassées. Les blessés de la face de la Grande Guerre*, Paris, 1996; O. MOREL & D. PAZERY, *Visages de la Grande Guerre. Des survivants de 14/18 à travers le monde*, Paris, 1998 et S. AUDOIN-ROUZEAU, *L’enfant de l’ennemi (1914-1918). Viol, avortement, infanticide pendant la Grande Guerre*, Paris, Aubier, 1995.

7 Citons, entre autres : A. PROST, *Les anciens combattants et la société française. 1914-1939*, 3 vol., Paris, 1977; ID., “Les monuments aux morts. Culte républicain ? Culte civique ? Culte patriotique ?”, in P. NORA (dir.), *Les lieux de mémoire*, t. 1 : *La République*, Paris, 1984, p. 195-225; A. BECKER, *Les monuments aux morts. Mémoire de la Grande Guerre*, Paris, Errance, 1985; *Guerres mondiales et Conflits contemporains (Les monuments aux morts de la Première Guerre mondiale)*, n° 167, VII.1992; A. BECKER, *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire, 1914-1940*, Paris, Colin, 1994 et J. WINTER, *Sites of memory, sites of mourning. The Great War in European cultural history*, Cambridge, 1995.

Introduction

En effet, petit pays neutre entraîné malgré lui dans la tourmente, pays envahi qui ne connaît que le front et les territoires occupés, pays jeune à l'identité peu affirmée et où l'Église garde une place prépondérante, la Belgique a vécu à la fois l'horreur des tranchées, les massacres de civils et la destruction quasi totale de plusieurs villes lors de l'invasion, les déportations de civils à partir de novembre 1916, la misère quotidienne et le pillage systématique en pays occupé. Or, comme le montre S. De Schaepe drijver dans son article, le patriotisme belge exalté par la propagande alliée a été vécu d'une façon beaucoup plus complexe en pays occupé. Certes, l'ultimatum du 2 août 1914 et la violation de la neutralité belge, le 4 août, suscitent l'indignation populaire et créent l'union sacrée autour de la figure du roi Albert. La résistance héroïque à Liège d'abord, sur l'Yser ensuite, assure à ce petit pays une renommée mondiale, largement utilisée d'ailleurs par la propagande britannique à travers le thème de la "*Poor little Belgium*". Le "miracle" de l'Yser et la défense victorieuse du "dernier lambeau" de territoire national renforcent indéniablement la fierté patriotique. A travers le conflit, l'image que la Belgique a d'elle-même se modifie radicalement. Désormais l'identité belge, dont le roi-soldat est l'emblème, c'est l'innocence bafouée et la fidélité au Droit, le Courage et l'Honneur, l'Héroïsme et le Martyre ⁸.

Cependant, au fur et à mesure que le conflit s'éternise, cette image idéalisée va être concurrencée, en pays occupé, par une lassitude grandissante et un désir de plus en plus vif de retour à la vie ordinaire : ce patriotisme par trop stoïcien se révèle bien lourd à porter. De son côté, la propagande allemande, omniprésente en territoire occupé, fait de la Belgique une construction artificielle et présente 1914-1918 comme une guerre de libération d'une petite nation germanique – la Flandre – opprimée par l'État belge. Si ces idées ne sont accueillies, pendant la guerre, que par une minorité d'activistes flammingants, elles feront leur chemin dans les esprits après le conflit et pour longtemps.

En outre, dès les négociations de Versailles, l'image de la Belgique "héroïque et martyre" est mise à mal et provoque, chez certains Belges, une profonde amertume. En effet, une partie non négligeable de l'opinion publique belge (décelable notamment dans la presse nationale et patriote francophone) a le sentiment que la Belgique a perdu la paix et qu'elle n'est pas reconnue à sa juste valeur par ses 'alliés' de la veille. Si un homme comme Lloyd George ne rate pas une occasion d'afficher son mépris pour la Belgique dont l'armée a, de son point de vue, perdu bien peu de soldats, les dénonciations des excès de la propagande alliée par les alliés eux-mêmes auront des conséquences encore plus graves sur l'image du 'martyre' belge. En effet, dès août 1914, les Allemands légitiment les massacres de civils par l'existence de francs-tireurs. Tout de suite, des voix s'élèvent, en Belgique, pour contester les accusations allemandes. En janvier 1915, un premier compte rendu officiel paraît au Havre. Il sera suivi de nombreux rapports de la Commission

⁸ L'importance du Martyre dans la construction identitaire belge est, d'ailleurs, tout à fait remarquable.

Introduction

belge d'enquête sur la violation du droit des gens en Belgique. L'Allemagne dépêche à son tour des investigateurs sur le terrain et publie les résultats de ses recherches dans son fameux *Livre blanc* du 10 mai 1915 qui consacre officiellement la thèse des francs-tireurs. En 1916, la Belgique répond par son *Livre gris*. Mais la querelle n'est pas close. En 1927, le *Reichstag* charge le professeur Meurer d'enquêter sur la conduite des soldats allemands durant l'invasion. Ses conclusions, approuvées par le Parlement de Weimar, soutiennent sans hésitation la thèse du *Livre blanc*. Ces propos seront à nouveau réfutés par des écrivains belges, essentiellement en ce qui concerne Dinant et Louvain ⁹.

A cela s'ajoute, dès la fin de la guerre, la dénonciation des excès de la propagande du côté allié lui-même. Il est vrai qu'il n'y eut pas de mains coupées ni de crucifixion sur le front occidental. Mais cette dénonciation ira également de pair avec la mise en doute, par des Britanniques, de la réalité des atrocités, en particulier de celles commises en Belgique. L'Anglais Arthur Ponsonby considère en 1928 les atrocités allemandes comme autant de falsifications générées par la propagande de guerre. Il faudra attendre les années 1990 pour que deux historiens du *Trinity College* de Dublin, J. Horne et A. Kramer ¹⁰, attestent la réalité des atrocités commises en Belgique et dans le Nord de la France. L'article d'A. François et de F. Vesentini apporte une contribution tout à fait intéressante à ce débat. Les auteurs, à partir de témoignages de l'époque, retracent les événements d'août 1914 à Tamines (384 victimes civiles) et à Dinant (664 victimes), comparent les mécanismes de ces déchaînements de violence sur les populations civiles et s'interrogent sur les différences constatées dans ces deux 'cités martyres'. Au total, la réalité des massacres s'avère incontestable et leur déni pendant l'entre-deux-guerres pose question.

Il faut, en tout cas, tenir compte de ces éléments pour comprendre les spécificités de la mémoire de guerre en Belgique. A. Tixhon et L. van Ypersele constatent qu'au plan de la mémoire – en Wallonie en tout cas –, la figure du soldat n'occupe pas tout l'espace mémoriel, même si, comme partout ailleurs, elle tient la première place. A ses côtés, on trouve la figure du martyr et du déporté. Il n'y a donc pas, comme dans le Nord de la France, de déni de mémoire concernant les populations occupées. Il faut, à cet égard, garder à l'esprit la situation particulière de la Belgique qui ne connaît que le front et les territoires occupés. Autrement dit, faire mémoire de ce que les populations ont enduré, c'est faire mémoire de la nation tout entière, c'est alimenter l'identité nationale. La glorification du Combattant, du Fusillé et du Déporté donne un sens à leur mort : le sacrifice pour la Patrie. Cette patrie nouvelle, née dans le feu et le sang,

⁹ Il faudra attendre 1950 pour qu'un Allemand, P. Schöller, reconnaisse le 'martyre' de Louvain.

¹⁰ J. HORNE & A. KRAMER, "German 'Atrocities'..."; J. HORNE, "Les mains coupées : 'atrocités allemandes' et opinion française en 1914", in *Guerres mondiales et Conflits contemporains*, n° 171, VII.1993, p. 29-45 et A. KRAMER, "Les 'atrocités allemandes' : mythologie populaire, propagande et manipulations dans l'armée allemande", in *Idem*, p. 47-67.

Introduction

est elle-même glorifiée par ses enfants morts en héros ou en martyrs. La Belgique tient donc à ses martyrs comme à ses héros, puisqu'elle en tire sa gloire et son identité. Cette identité est cependant fragile, car elle est mise à mal par les difficultés de l'entre-deux-guerres et les querelles linguistiques. Seuls les activistes seront publiquement flétris et deviendront bientôt les 'martyrs' de la cause flamande. Quant aux exilés, ils apparaîtront définitivement comme les grands oubliés de cette guerre. Toutefois, comme le montre S. Claisse dans son article, la reconnaissance des déportés, par les Belges eux-mêmes, n'ira pas sans mal. Si les monuments font de la figure du déporté tantôt un héros qui brise son outil en signe de résistance à l'occupant, tantôt – et surtout – une victime arrachée à sa famille et à sa patrie, l'analyse des archives locales montre que les populations ont voulu faire le tri entre les 'bons' et les 'mauvais' déportés, entre ceux qui correspondent à l'image évoquée ci-dessus et ceux qui ont accepté de plein gré de partir en Allemagne ¹¹.

En fait, l'ensemble de ce dossier pose plus de questions qu'il n'en résout. Et c'est tant mieux. Ainsi, le concept de 'culture de guerre', tel qu'il est défini à l'heure actuelle, s'articule autour du surinvestissement de la Patrie pendant et après la guerre. Encore faudrait-il s'interroger sur la signification de cette Patrie pour les différents belligérants pendant la guerre et sur le sens qu'elle revêt par la suite. A cet égard, le cas belge paraît assez paradoxal et invite à la réflexion. En outre, G. Mosse a finement observé la 'brutalisation' du champ politique de l'entre-deux-guerres dans deux pays dont la population a, comme bon nombre de Belges, eu le sentiment d'avoir perdu la paix, si ce n'est la guerre, l'Italie et l'Allemagne ¹². Or, cette 'brutalisation' du champ politique n'apparaît guère en Belgique. Pourquoi ? Enfin, si l'on comprend assez facilement les difficultés auxquelles les déportés se sont heurtés pour apparaître sur les monuments aux morts, on peut s'interroger sur la hantise de l'oubli vécue par les anciens combattants, alors même qu'ils occupent la première place dans la mémoire collective. Ce paradoxe invite à ce que l'on s'interroge sur le fonctionnement de la reconnaissance sociale, sur ses enjeux et ses écueils. Il me semble, d'ailleurs, que le concept de reconnaissance sociale, jusqu'ici négligé par les historiens de la Grande Guerre, permettrait une compréhension plus profonde des paradoxes belges et offrirait à l'ensemble de la recherche historique sur la Première Guerre mondiale de nouvelles pistes de réflexion.

Laurence van Ypersele

11 Que cette acceptation de la déportation ait été basée sur la nécessité ou sur la volonté, importait peu à l'époque. Or, nombre de ces déportés étaient des ouvriers au bord de la famine et leur comportement a été stigmatisé par des classes plus aisées...

12 G.L. MOSSE, *Fallen soldiers...* et *Id.*, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999.